

Iwona Piechnik

Université Jagellonne
de Cracovie

Textes bibliques en langages argotiques

Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. (Marc 16.15)¹
My Bible Stories may cause you to look up the original version. If you do, I win - and great
will be your gain. *Pure Slang* will be assimilated into the classic English of tomorrow:
the polite speech of today was the slang of yesteryear. (James Austin Murray)²

Les Saintes Écritures ou Écritures sacrées ou bien la Bible sont les textes considérés comme inspirés par Dieu, portant un message révélé et énoncé comme définitif aux gens, par l'intermédiaire des « porte-paroles » choisis. Nous trouvons cette confirmation p.ex. dans les épîtres des Apôtres, adressées aux premières communautés chrétiennes et insérées dans le Nouveau Testament, notamment chez saint Paul : « Toute Écriture est inspirée par Dieu » (2 Tm 3.16) et « une fois reçue la Parole de Dieu que nous vous faisons entendre, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'hommes, mais comme ce qu'elle est réellement, la Parole de Dieu » (1 Th 2.13), ainsi que chez saint Pierre : « aucune prophétie d'Écriture n'est objet d'explication personnelle ; ce n'est pas d'une volonté humaine qu'est jamais venue une prophétie, c'est poussés par l'Esprit Saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 P 1.20-21).

Pourtant, p.ex. dans l'Ancien Testament, dans l'*Ecclésiaste* qui relate les propos de Qohélet, fils de David, nous lisons : « Qohélet s'est efforcé de trouver des paroles **plaisantes** et d'écrire exactement des paroles de vérité » (Qo 12.10).

Il se pose donc la question, d'un côté, de l'inspiration divine et de l'autorité du texte biblique, et, de l'autre, de la mise du message divin des Écritures dans les formes compréhensibles des langages humains – sujet bien débattu déjà.

¹ Toutes les citations en français standard proviennent de la Bible de Jérusalem 2015.

² James Austin Murray, *The war Bible of the moment, written into colloquial English and pure slang. The five books of Moses, with sidelights on the Book of Job, Hindoo version of the creation of woman, ye cloister version of the transformation of man, un-folding the grand old story with cloister soliloquies, smiles and tears*, Chicago : sn., 1914, p. 13.

N'oublions pas que les messages bibliques (des deux Testaments) ont d'abord été transmis oralement, et ce n'est que plus tard, entre le X^e s. av. J.-C. (la Bible hébraïque/juive, donc l'Ancien Testament chrétien) et le I^{er} s. après J.-C. (le Nouveau Testament), ils ont été mis par écrit en plusieurs étapes et langues : en hébreu, araméen et grec, mais aucun des manuscrits retrouvés n'est l'original. La Bible est donc un recueil de textes de nombreux « écrivains », préparé comme dicté par un seul Auteur – Dieu. Cependant une langue universelle n'existe pas et par conséquent le message divin a dû être transmis à des gens parlant des langues différentes par rapport à un texte saint original. Ce problème avait d'ailleurs déjà été signalé dans l'Ancien Testament, où au début de l'*Ecclésiastique* nous trouvons le prologue d'un traducteur (le petit-fils de Jésus Ben-Sira) ayant traduit ce texte de l'hébreu en grec, qui dit :

Vous êtes donc invités à en faire la lecture avec une bienveillante attention et à vous montrer indulgents là où, en dépit de nos efforts d'interprétation, nous pourrions sembler avoir échoué à rendre quelque expression ; c'est qu'en effet il n'y a pas d'équivalence entre des choses exprimées originellement en hébreu et leur traduction dans une autre langue ; bien plus, si l'on considère la Loi elle-même, les Prophètes et les autres livres, leur traduction diffère considérablement de ce qu'exprime le texte original. (Si, Prologue 15–26)

Mis à part les différences entre les textes bibliques originaires, actuellement nous savons que les difficultés dans la traduction de tels textes ne sont pas insurmontables, parce que les langues et les cultures se développent, ce qui facilite leur communication. Et déjà nous avons de nombreuses traductions des textes saints de diverses religions, et la Bible chrétienne qui est le livre le plus traduit dans le monde entier.

L'histoire des traductions des textes bibliques est riche et mouvementée, et de nombreux ouvrages y ont été consacrés (cf. p.ex. Freedman 2016, Noss 2007, etc.). Au début de cette tradition, les plus fameuses sont la Septante (version grecque de la Bible hébraïque, réalisée par les Juifs d'Alexandrie dès le III^e s.) et la Vulgate (la 1^{re} version latine, due à saint Jérôme au IV^e s.)³. Quant aux langues nationales, à part une très importante traduction slave de Cyrille et Méthode au IX^e s. dans l'Empire byzantin, encore au Moyen Âge en Occident il y a eu des versions de la Bible en différentes langues, mais ces éditions manuscrites, faites à la commande des riches, avaient une portée restreinte et plutôt privée⁴. Enfin au début du XVI^e s., encore avant Martin Luther, c'est Érasme de Rotterdam qui a été le premier à revendiquer ouvertement le droit d'avoir accès à l'Évangile pour les simples gens dans leur langues maternelles. Nous connaissons bien les réactions de l'Église à ces tentatives, qu'elle a longtemps considérées comme pernicieuses, de peur que les gens lisent le saint texte sans

³ Celle-ci a longtemps servi de base pour les traductions de la Bible catholique.

⁴ Parmi de rares exceptions se trouve p.ex. la traduction en moyen anglais réalisée par John Wycliff (1320–1384) : on en trouve encore aujourd'hui plus de 200 copies manuscrites. Plus tard, à l'époque de la Réforme, la traduction de William Tyndale (env. 1490–1536), pour laquelle il est mort, sera la première imprimée.

piété.⁵ Mais la Réforme a éveillé la tradition des Bibles en langues « vulgaires » que l'on ne pouvait plus arrêter et qui s'est répandue aussi grâce à l'imprimerie.

Ce n'est qu'en 1965 que l'Église catholique s'est officiellement prononcée sur le message divin et sur sa transmission, en publiant la constitution dogmatique sur la révélation divine *Dei Verbum* où nous lisons :

En effet, les paroles de Dieu, passant par les langues humaines, sont devenues semblables au langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes. (ch. III.13)

Il faut que l'accès à la Sainte Écriture soit largement ouvert aux fidèles du Christ. Pour cette raison l'Église, dès le commencement, a fait sienne cette antique version grecque de l'Ancien Testament, appelée des Septante ; elle tient toujours en honneur les autres versions, orientales et latines, principalement celle qu'on nomme la Vulgate. Comme la Parole de Dieu doit être à la disposition de tous les temps, l'Église, avec une sollicitude maternelle, veille à ce que des traductions appropriées et exactes soient faites dans les diverses langues, de préférence à partir des textes originaux des Livres sacrés. S'il se trouve que pour une raison d'opportunité et avec l'approbation des autorités ecclésiastiques ces traductions soient le fruit d'une collaboration avec des frères séparés, elles pourront être utilisées par tous les chrétiens. (ch. IV.22)

À présent, nous avons enfin les traductions de textes bibliques non seulement dans les langues les plus petites du monde entier, mais aussi dans des dialectes. Parfois une telle traduction est une chance de préserver et revitaliser de petites langues (cf. Beerle-Moor & Voinov 2015). Pourtant assez souvent, dans le cas de langues exotiques (p.ex. celles d'Océanie, voire langues créoles), il y a eu des problèmes dans le rendement du sens à cause d'autres conditions de vie, d'autres anciennes croyances reflétées dans le vocabulaire et surtout du manque de notions abstraites pour rendre les nuances théologiques (voir p.ex. Capell 1969, Nicole 1988, Charles 2009). En outre, nous avons aussi des versions pour enfants qui sont plutôt des adaptations que des traductions.

Ici, on peut se référer à la fameuse théorie de l'équivalence fonctionnelle/dynamique d'E. Nida qui la distinguait de l'équivalence formelle (calques), surtout dans le contexte de la traduction des textes bibliques (Nida 1964). Cette première met l'accent sur la valeur communicative du message dans la langue cible, tandis que l'autre – sur sa forme fidèle à la langue source. Nida insistait sur la compréhensibilité du texte biblique par les nouveaux lecteurs, même s'il fallait le remanier en l'adaptant au nouveau public. Il est donc

parfaitement admissible de disposer de traductions à divers niveaux, pour répondre aux besoins ou aux désirs du public cible (enfants, adultes habitués ou non au langage traditionnel...) ou à des circonstances particulières (liturgie officielle, lecture personnelle de la Bible...). S'en tenir à une position étroite et rigide dans ce domaine, c'est assurément

⁵ En outre, au Moyen Âge, l'Église ne considérait comme sacrées que les langues écrites sur la croix du Christ (hébreu, grec et latin) ; cf. Jean 19.20, ainsi que les *Étymologies* (IX, 3) de saint Isidore au début du VI^e s. Surtout le latin servait non seulement aux saints textes et à la liturgie, mais aussi pour d'autres types de textes (v. Resnick 1990, Lusignan 2014).

tourner le dos à l'objectif visé, à savoir la communication efficace du message biblique. (...) le traducteur n'est pas condamné à se laisser asservir par la notion de « langues sacrées ». En bref, il est possible de communiquer dans une langue courante, naturelle, idiomatique, un message qui, lui, est sacré aux yeux de beaucoup, voire mystérieux dans certains de ses aspects (Margot 1990 : 30-31, voir aussi Margot 1979 : 296-314).

En outre, les langues évoluent, changent, donc de nouvelles versions apparaissent, non seulement à cause du travail des traducteurs-exégètes, mais aussi pour la bonne compréhension des destinataires. On peut avancer une thèse que les traductions en des versions plus nouvelles sont des marques du développement des langues, comme le décrit p.ex. Saville-Troike pour l'anglais :

Some opponents of modernization of the English Bible believe that modernization ignores speakers' feelings that sacred beliefs are more appropriately expressed in a "special" code rather than an everyday one, and that modernization thus reduces the capacity of English to serve aesthetic and religious purposes. Those who disagree often support Biblical language modernization on the grounds that religion should be accessible to each person without need for interpretation by others, and thus that its concepts are more appropriately expressed in the vernacular. Because the religious functions of language are not the same in all speech communities, any resolution of this controversy cannot necessarily be generalized to other societies (Saville-Troike 2003 : 65).

La question du développement des langues et de la modernisation nous mène vers les jargons et les argots qui, actuellement, gagnent du terrain dans la communication, en se répandant dans les domaines, où, il y a encore peu de temps, on n'a pu s'imaginer que l'usage du langage littéraire, du registre soutenu. Par conséquent, les textes bibliques en différents langages argotiques deviennent populaires. Ce phénomène est encore assez marginal, parce que, pour l'instant, personne ne s' imagine que ces versions soient prêchées dans les églises. Mais il mérite d'être noté, c'est pourquoi nous y consacrons cet article. On devrait considérer de telles versions plutôt comme produits de la culture ludique qui règne à présent, surtout dans la civilisation occidentale.

Notre analyse est purement linguistique et ne porte pas sur l'exégèse théologique. Notre but est de voir si le texte biblique mis en argot est toujours porteur du même message qui se compose du contenu et de la forme, donc dans quelle mesure le texte biblique des versions argotiques mérite d'être considéré comme sacré. Il s'agit donc surtout de l'organisation du message et de sa charge de transmettre la Parole divine qui devrait garder sa dignité.

La Bible en langages argotiques

Les premières traductions de la Bible (ou de textes saints) en argot datent du début du XX^e s. Mais ils étaient rares. Encore en 1932, Steven T. Byington, dans son article « Slang and Bible translation » considérait une telle traduction comme probable, mais difficile à réaliser pleinement :

Not, of course, that anybody would think of filling the Bible with slang from cover to cover. The first chapter of Genesis or of Ephesians, the eighth chapter of First Kings or of Romans, are small samples of a great volume of matter for which slang will never suggest itself as an appropriate treatment (Byington 1932 : 188).

En outre, Byington rappelait que l'argot est essentiellement éphémère, donc la version argotique du texte serait vite périmée, voire incompréhensible : « if slang were put into a translation of the Bible, the book would live only about ten years before it would begin to seem out of date » (ibidem).

Pourtant, il admettait qu'il y a des passages dans la Bible où l'usage de l'argot serait même plus approprié : pour rendre les paroles d'un jeune enfant ou de la plèbe dans la rue, etc., d'ailleurs « extensive and important parts of the Bible are reports of the words of popular revivalist preachers who had avowedly had poor opportunities of polite culture in their earlier years » (ibidem). En outre, il remarque qu'il y a des endroits où un équivalent argotique résumerait une idée mieux que le mot de la langue standard. Deux exemples en sont, d'après Byington (1932 : 190) :

1) *Woe to the idol shepherd that leaveth the flock* (Za 11.17, fr. *Malheur au pasteur inexistant qui délaisse son troupeau !*) où, à la place de *idol*, il verrait mieux : *fake* 'imposteur, faux, feint' ou *bogus* 'faux, bidon, factice' – mots considérés (toujours) comme familiers,

2) *one of you is a devil* (Jn 6.70, fr. *l'un d'entre vous est un diable*), quand Jésus parlait aux Douze, en sachant que l'un d'eux, Judas, allait le livrer bientôt. Byington constate que le mot *knocker* – 'heurtoir' en langue standard et 'casseur, flingueur, éreinteur, saboteur' en argot américain – rendrait le sens mieux que *devil*.

Actuellement, au début du XXI^e s., les textes bibliques existent, p.ex. :

- en argots anglophones : il y en a plusieurs ⁶

- en argot américain : *The war Bible of the moment, written into colloquial English and pure slang. The five books of Moses, with sidelights on the Book of Job, Hindoo version of the creation of woman, ye cloister version of the transformation of man, unfolding the grand old story with cloister soliloquies, smiles and tears* (Chicago, 1914) par James Austin Murray (en vers !) ; et la « Street Bible » : *the word on the street* (livre en papier) et *the essential word on the street* (audiobook) de Rob Lacey (2004).

- en argot britannique – en argot de Cockney (de Londres) : *The Bible in Cockney : well bits of it anyway* de Mike Coles (2001), *Bible stories in Cockney rhyming slang* de Keith Park (2009) ainsi qu'en ligne : www.cockneyrhyming-slang.co.uk/blog/the-cockney-bible/ (accès en XII.2016).

- en argot australien : *Aussie Bible* (2003) et *More Aussie Bible* (2006) de Kel Richards, comme livres.

- en argots finnophones : *Uusi Testamentti Stadin slangilla* (le Nouveau Testament en slang de Helsinki) et *Luukkaan Evankeliumi slangiks skrivattuna* (l'Évan-

⁶ Dans maintes versions faites en langage standard durant le XX^e s., on peut trouver aussi celles dont le registre s'approche, par endroits, du langage familier, voire argotique. Voir Sjölander 1979.

gile selon saint Luc, écrit en slang) – les deux versions publiées comme livres en 2001, mais rédigées indépendamment,

- en argot polonophone : *Dobra czytanka wg św. ziom'a Janka* (l'Évangile selon saint Jean) – en 2006, mais des fragments publiés depuis 2004, voir <http://ziomjanek.pl/>, un extrait aussi sur le site : <http://bosko.pl/wiara/Ewangelia-wg-sw-zioma.html>, voir aussi la Wikipedia : https://pl.wikipedia.org/wiki/Dobra_Czytanka_wg_%C5%9Bw._ziom'a_Janka (accès au printemps 2016).

Il y a aussi des versions de textes bibliques en digilecte (argot de messagerie électronique : SMS et Internet) :

- *r father in hvn : up 2 d8 txts frm d bible* (= *Our Father in heaven : up-to-date texts from the Bible* 'Notre Père aux cieux : textes modernes de la Bible') par Simon Jenkins (2002), le texte, transcrit en digilecte, est accompagné de « nouveaux hiéroglyphes », p.ex. OOOI:### 'Dieu' ou O(:-)8(@)- 'Vierge Marie enceinte' ; ce livre ne contient que quelques histoires des deux Testaments. Heureusement, il est accompagnée d'un petit dictionnaire.

- *SMS Bible* (2005) – pleine version de la *Contemporary English Version* mise en digilecte par Australian Bible Society sur son site (indisponible à présent).

- *LOLcat Bible : in the beginnin Ceiling Cat maded the skiez an da erfs n stuffs*, par Martin Grondin (2007/2010), en version papier et en ligne www.lolcatbible.com (accès en XII.2016). Le langage est un pidgin anglais digilectal qui sert à accompagner les images des chats (dont le plus important est *ceiling cat* 'chat de plafond'), placées dans l'Internet. La particule *LOL* vient de l'ang. *laugh(ing) out loud* 'éclat(er) de rire, rire à haute voix', devenue très populaire pour commenter différents faits dans l'Internet et la vie quotidienne (chez les jeunes).

- *Bible Emoji : Scripture 4 Millennials* publiée en mai 2016, traduite en emoji, émoticônes (les binettes, appelées aussi *smileys*) et digilecte, par un bénévole anonyme. Ce projet est orienté vers la plus jeune génération (les « Millenials », c.-à-d. nés au tournant du nouveau millénaire). Dans la civilisation occidentale, cette génération tend à se tenir à l'écart de la religion et surtout des pratiques religieuses. On peut parler de leur indifférence religieuse. Pour y remédier, les nouveaux « missionnaires » font recours aux moyens de communication dont se servent les jeunes (Glum 2016). Au cours de son travail, le traducteur utilisait le traducteur automatique *lingo jam* (<https://lingojam.com/>) et mettait la version préliminaire du texte sur le Twitter (<https://twitter.com/BibleEmoji>) pour faire une sorte de vérification auprès de lecteurs possibles en vue d'apporter des corrections utiles. La langue de la *Bible Emoji* est basée sur la *King James Version Bible* dont le langage semble obsolète, mais les mots les plus fréquents (seulement env. 15% de l'ouvrage) sont mis en emoji (au nombre 80, plus ou moins, dont la source est l'Unicode). P.ex. pour marquer 'Dieu' on a une petite tête jaune, souriante et entourée d'une auréole ; pour 'la lumière' on voit une petite image d'une ampoule ; pour 'la terre' ou 'le monde' on a un petit globe terrestre ; pour marquer 'bien, bon' on a une main avec le pouce dirigé vers le haut, etc. Voir aussi www.bibleemoji.com (accès en XII.2016).

Naturellement, la syntaxe des versions digilectales est simplifiée et le sens condensé. Et sans doute, pour pouvoir lire ces « textes », faut-il déjà connaître le texte en langue standard et le contexte du récit.

Finalement, à côté des dites traductions en langages non standard, on peut aussi mentionner celles en langues fictionnelles : en quenya (un langage elfique créé par J.R.R. Tolkien) dans lequel nous avons le Nouveau Testament fait par le Norvégien Helge Kåre Fauskanger (<http://folk.uib.no/hnohf/nqnt.htm>) ; en klingon (langue fictive d'un peuple extraterrestre de la série *Star Trek*) dont le projet de toute la Bible n'est pas encore achevé (cf. : www.kli.org/activities/kli-projects/#KBTP, et en na'vi (langue construite inventée pour le film *Avatar* de James Cameron sorti en 2009) : le projet n'est pas encore achevé.⁷

Il est à souligner que les versions de textes bibliques mentionnées ci-dessus ne sont pas bien fidèles au texte original, parce qu'elles racontent plutôt les histoires bibliques avec des ressources linguistiques assez simplifiées, mais elles essaient de les rendre bien (sauf *LOLCat Bible*, peut-être), dans la mesure du possible vu leurs moyens d'expression. Elles fonctionnent un peu comme des adaptations de la Bible pour enfants. On peut donc dire qu'à côté de l'amusement, leur but est l'efficacité dans la transmission du message – trait typique de l'esprit du christianisme. Comparons, d'ailleurs, quelques exemples avec le premier passage de la Genèse (1.1–2), en suivant la King James Version (*In the beginning God created the heaven and the earth. And the earth was without form, and void; and darkness was upon the face of the deep. And the Spirit of God moved upon the face of the waters*) :

- Dans *The war Bible* de James Austin Murray (1914), c'est :
Infinite vastness everywhere, / Silence, darkness! / God was there;
- Dans *the word on the street* de Rob Lacey (2004), c'est :
First off, nothing . . . but God. No light, no time, no substance, no matter. Second off, God says the word and WHAP! Stuff everywhere! The cosmos in chaos: no shape, no form, no function – just darkness . . . total. And floating above it all, God's Holy Spirit, ready to play.
- Dans *LOLCat Bible*, c'est :
Oh hai. In teh beginnin Ceiling Cat maded teh skiez An da Urfs, but he did not eated dem. Da Urfs no had shapez An haded dark face, An Ceiling Cat rode invisible bike over teh waterz.
- Dans *r father in hvn* de Simon Jenkins (2002), c'est juste : *God cr8s hvn&erth.*
- Dans les deux versions en Cockney (de Keith Park et Mike Coles), ce passage n'existe pas. Dans *l'Emoji Bible*, le texte est parsemé d'emojis.

Mais de ce que l'on a ici, on peut voir que, sauf la *LOLCat Bible* espiègle, toutes les versions rendent le sens plus ou moins exactement, avec respect et sans absurdités.

⁷ Voir : https://en.wikipedia.org/wiki/Bible_translations_into_fictional_languages. Ce site et les deux autres cités ci-dessus ont été consultés en décembre 2016.

La chose se présente différemment dans les Bibles en argots francophones, où, malheureusement, on trouve surtout de la moquerie malicieuse, des obscénités et des vulgarités, ce que nous allons voir de plus près.⁸

Un cas particulier : textes bibliques en langages non standard francophones

Les textes bibliques en langages argotiques francophones maintiennent les caractéristiques d'une longue et forte tradition anticléricale en France que l'on ne peut probablement pas voir ailleurs avec une telle intensité.

Disons dès le début que la tradition des Bibles en France, pays du cercle catholique et d'une haute culture scripturale de l'Occident, est bien riche, voir p.ex. Pétavel 1864, Bogaert 1991, Delforge 1991. De tels travaux ont été bien pieux pendant des siècles. Mais finalement c'est dans ce pays que les tensions entre l'Église catholique et l'État sont devenues les plus visibles en Europe.

Naturellement, il y a eu des railleurs depuis les débuts du christianisme, mais ensuite l'Inquisition veillait à réprimer des crimes d'hérésie. À l'époque de la Réforme, apparaissent les premières caricatures des vices des prêtres et de toute l'Église catholique (cf. Doizy 2006). Le courant a pris de l'envergure au Siècle des Lumières (cf. p.ex. les écrits antireligieux de Voltaire et sa *Bible enfin expliquée* de 1776), dont les idées de la libre pensée ont été renforcées par la Révolution et son renversement de l'ordre établi. Ensuite, en Europe il y a une chaîne de bouleversements politiques et de découvertes scientifiques (p.ex. l'évolutionnisme de Darwin) qui relativisent le savoir et jettent les bases pour la « crise moderniste ». En France, surtout à l'époque de la III^e République et à la fin du XIX^e s., il y a eu un fort mouvement libertaire de sécularisation et un conflit entre le clergé et les libres penseurs républicains pour la domination de la culture et des institutions du pays. Cette guerre idéologique se servait non seulement de textes (satires, pastiches, pamphlets, etc.), mais aussi de l'image. C'est justement l'époque de la floraison de la caricature anticléricale. C'est alors que paraissent les premières caricatures de Dieu et les tentatives de désacraliser le sacré et de populariser ce regard. Ce courant a pris pour objet aussi les Écritures. Il y a eu des journaux anticléricaux (p.ex. *La Calotte*) et des maisons d'éditions, comme la Librairie anti-cléricale qui publiaient des ouvrages de ce type. Il y en a beaucoup, p.ex. : en 1881, Pierre Malvezin publie *La Bible Farce ou la Bible comme elle est : traduction nouvelle des livres comico-sacrés avec texte à l'appui* ; ou en 1882, Léo Taxil publie *La Bible amusante*, rééditée comme *Bible amusante, Édition complète de 1897-1898 donnant les citations textuelles de l'Écriture sainte et reproduisant toutes les réfutations opposées par Voltaire, Fréret, lord Bolingbroke, Toland et autres critiques*. Il y a beaucoup d'autres exemples de bibles parodiques de cette époque (voir Doizy 2006, Doizy & Lalaux 2005 et 2006 ; Dixmier, La-

⁸ Nous mettons de côté la « traduction » en joul *L'histoire que Ti-Marc a contée à Richard : une bonne nouvelle en mautadit* de Richard Ouellette qui est loin de ce type, heureusement.

louette & Pasamonik 2005, ainsi que Saint Martin 2006). Toutes n'ont pas eu un grand public et il y en a eu qui sont restées à l'état manuscrit, p.ex. ce n'est qu'en 2007 que l'on a édité en fac-similé une *Bible express illustrée* par Gabby, provenant de ces années aussi.

En France, la « crise moderniste » est particulièrement visible, surtout par des discussions et controverses publiques autour des progressistes libertaires (p.ex. Alfred Loisy), excommuniés pour avoir mis en doute certains dogmes de l'Église catholique. La critique biblique (y compris des traductions critiques) a été condamnée aussi. Ces tensions ne se sont apaisées qu'après le concile Vatican II (1962-1965). Le XIX^e s. marque ainsi une étape importante dans la vie spirituelle des Français et dans leur approche de la question biblique (cf. Houtin 1902).

Le début du XX^e s. continue le climat socio-politique de la fin du XIX^e (voir Laplanche 2006). L'anticléricalisme se répand. Dans les années 1930, p.ex. un libertaire André Lorulot publie, entre autres, *La Bible comique* et *La Vie comique de Jésus*, les deux avec des illustrations satiriques.

Les Bibles en argot continuent cette tradition blasphématoire. Le premier exemple est *Le Livre des darons sacrés* (1960, réédité comme *Le Livre des darons sacrés, ou La Bible en argot*, ou bien *La Bible en argot : le livre des darons sacrés*, ou simplement *La Bible en argot*), « traduit » par Pierre Devaux (1901-1966), journaliste et écrivain, connaisseur et utilisateur passionné de l'argot. Ce n'est qu'une version abrégée de l'Ancien Testament, avec un petit dictionnaire d'argot.

En 1982, l'écrivain et dessinateur humoristique François Cavanna (1923-2014) publie sa version qui n'est pas strictement en argot, mais en langage familier : *Les Écritures : les aventures de Dieu & les aventures du petit Jésus*. Cette version continue la tradition de parodier le texte biblique sans pudeur.

En 1989, apparaît un autre exemple argotique : *Les Évangiles en argot : l'histoire de Juju les bons tuyaux : sa vie, son œuvre d'après les Évangiles de Mat, Lulu, Marco et Jeannot*, dont les auteurs se cachent sous les noms verlanisés J.M. Keurbé et Micha Thiégurel. Cette version sera rééditée en 1996 avec le titre *Les Évangiles en argot* et les pleins noms des auteurs : Jean-Marie Beurq et Michel Gauthier. Le livre est muni d'un petit dictionnaire d'argot.

À la marge, on peut mentionner aussi *La Bible en français courant* qui a été publié en 1982 et rééditée en 1996. C'est une traduction et non pas adaptation. Son langage est rendu plus proche du lecteur moderne, comme français usuel, non pas familier au sens strict (argotique non plus). Voir Bralewski 1997.

Il est intéressant de remarquer que la parution de ces « traductions » en argot n'a pas éveillé un grand intérêt en France (il est même difficile de les trouver dans les bibliothèques comme si celles-ci les traitaient comme un phénomène marginal). Tout au contraire, une traduction « littéraire », dite « Bible Bayard »⁹ ou « Bible des écrivains » (plus rarement « Bible d'une nouvelle génération ») en 2001 a eu un grand retentissement en devenant un best-seller en France et c'est

⁹ Vu qu'elle a été publiée aux éditions Bayard.

sans doute un événement important dans la traductologie biblique francophone, parce qu'il change totalement la perspective d'aborder ces textes : une version novatrice, voire « révolutionnaire » de la Bible, publiée par Frédéric Boyer, Jean-Pierre Prévost et Marc Sevin. Son idée est née justement d'une « déception » du langage biblique, de « lourdeurs convenues d'une langue érudite, d'un français académique » (Boyer 2001 : 23), donc vieilli. Cette version a été préparée en coopération de spécialistes des textes et des langues de la Bible, ainsi que d'écrivains contemporains (chaque livre a été confié à un tandem composé d'un exégète et d'un littéraire qui travaillaient ensemble), pendant plus de 6 ans (entre 1994 et 2000). Parmi les écrivains, il y a eu des noms bien connus, p.ex. Jean Echenoz, Florence Delay, Emmanuel Carrère, Jacques Roubaud, Valère Novarina, etc. Les caractéristiques qui différencient cette version des autres sont surtout les formes textuelles qui s'éloignent du discours biblique et reflètent les préférences littéraires desdits écrivains, en donnant de nouvelles impressions par rapport au texte « classique ». Elle « revendique sa volonté d'échapper au cénacle du sacré et prend le risque de faire bénéficier la Bible des ressources de la littérature contemporaine » (Makarjian 2001). Naturellement, cette version a soulevé des commentaires non seulement de la part des journalistes, mais aussi des gens de l'Église, qui lui reprochaient surtout l'effacement du contexte religieux et le manque de la lecture théologique, ce qui aboutit parfois à une confusion de termes (p.ex. *souffle* = esprit, *plongée* = baptême, etc.). Venard (2002) se plaint : « Le langage chrétien est presque systématiquement exclu, sous prétexte qu'il relèverait d'une langue ecclésiastique devenue inaudible pour nos contemporains ». L'Épervier (2002) constate : « L'abandon d'une perspective de foi rend inintelligible l'unité de la Révélation. (...) Nos traducteurs ont laissé une tradition de lecture pour en imposer une autre, la leur. (...) la traduction de la Bible est un acte qui n'est pas neutre, c'est un acte de tradition ». Et Guillaume (2002) résume : « La Bible Bayard est une œuvre littéraire, elle n'est pas une Bible chrétienne, encore moins catholique ».

À la fin rappelons que surtout dans les années 1980-1990, dans la culture occidentale (en Europe et aux États-Unis), on a commencé à utiliser les symboles religieux (surtout chrétiens) soit avec « humour bon enfant » (Cheyronnaud 2006) soit par provocation. C'est alors qu'on a vu paraître non seulement des écrits, mais aussi des films (p.ex. *La dernière tentation du Christ* de Martin Scorsese), des vidéoclips (p.ex. ceux de Madonna), des affiches et des spots publicitaires. On publiait aussi de nouvelles versions de textes saints (non seulement bibliques), qui essayaient de se débarrasser de leur esprit religieux et du langage traditionnellement sacré. C'est en réponse à de telles réécritures populaires des textes bibliques et liturgiques qu'en 2001, le Vatican a édité l'instruction *Liturgiam authenticam*, portant en sous-titre : « De l'usage des langues vernaculaires dans l'édition des livres de la liturgie romaine » et contenant des règles précises de traduire de tels textes (voir un bon résumé dans Delisle 2005). Son idée principale est la traduction la plus fidèle possible, sans aucune créativité.

Un coup d'œil sur 3 textes bibliques en langages non standard francophones

Pour comparer les versions entre elles, nous en avons pris 3 :

- 1) l'Ancien Testament en argot : *La Bible en argot* de P. Devaux de 1970 (1960),
- 2) le Nouveau Testament en argot : *Les Évangiles en argot* de J.-M. Beurq & M. Gauthier de 1996 (1989),
- 3) les deux Testaments en français familier : *Les Écritures : les aventures de Dieu & les aventures du petit Jésus* de F. Cavanna (1982).

Toutes les trois sont de libres adaptations de la Bible, avec maints passages abrégés et des ajouts qui développent certaines trames. Naturellement il n'y a pas de divisions traditionnelles en livres et évangiles.

Voici quelques observations quant au langage :

- Noms propres : chez Devaux, la plupart est restée intacte, mais parfois : Noé est appelé *Nono*, Abraham – *Brabra*, Loth – *Lolo*, Assuérus – *Suésué*, etc. Chez Beurq & Gauthier, ils sont presque tous estropiés : *Juju* (Jésus), *Jojo* (Joseph), *Pierrot* (Pierre), *Nico* (Nicodème), *Mado* (Marie-Madeleine), etc. Chez Cavanna, ils sont tous conservés intacts, mais Jésus est parfois appelé *le petit Jésus*.

- Termes typiquement bibliques : il s'agit de mots comme Messie, ainsi que des expressions qui se composent de mots indigènes dans chaque langue, mais leur groupement est typiquement biblique : chez Devaux, de tels termes sont évités, et même Dieu n'est appelé que *notre Vénéré Daron / le Grand Papa/Taulier*. Chez Beurq & Gauthier ils sont remaniés, p.ex. : *fijs/fiston/p'tit chéri du Grand Dab = Fils de Dieu, Bons Tuyaux = Bonne Nouvelle, Saintes Écritures = Saintes-Baf(ouilles)*, etc. Chez Cavanna ils sont gardés intacts.

- Caractère du vocabulaire général :

- chez Devaux : Jean Cocteau écrit dans sa préface : « ce n'est pas la langue verte qu'il utilise, mais une bonne langue rouge et comestible : la langue Devaux », vocabulaire argotique : *blaze, gy(go), locdu, nib, plombe*, etc. ; vocabulaire familier : *frangin, môme, nana, planquer*, etc. ; emprunts arabes et romanis encore rares : *chouiïa, chouraver* ; pseudosuffixation : *jourdé, journaille, lourdoque, seulabre*, etc. ; abréviations : *d'ac, calva, mélanco, zef*, etc. ; écriture phonétique : *c'te, çui-là, d'main, not', p'tête, p'tit, t'as, t'es, j't'ai, j'te l'dis, z'êtes, quéqu'un, quèque s'èque ça*, etc. ; éléments modernes : *café au lait, folklore espagnol, frometons de Saint-Marcellin, match de judo*, etc. ; anglicismes (souvent écrits phonétiquement) : *bicause, fifty, biseness, bungalow, destroyer, nursery, paddock, spitche, Makmaon, I want to bigling my Normandy*, etc. ; glissement de sens : *cassis* (figure, tête), *gratter* (travailler), *griffes/nougats* (pieds), *lard* (peau), etc. ; expressions métaphoriques : *bec d'ombrelle* (idiot), *casse-graine* (repas), *croissants de la veille* (femmes vieillies), *mettre la viande dans le torchon* (se coucher), etc., ainsi que de nombreuses expressions concernant le sexe et les organes génitaux. Il n'y a pas encore de verlan dans le texte, mais on voit du loucherbem, p.ex. : *lerche/lerchème* (cher), *lissépème* (faire pipi), *loucedé* (en douce), *latronpème* (patron), etc.

▫ chez Beurq & Gauthier, l'argot se présente dans presque tous ses moyens d'expression : verlan (*Feujs, meuf, ripou*), pseudosuffixation (*mézigue, angemuche, pharigots, frangin, hosto, noille*), abréviations (*bénéf, constipe, réduc, sensass*), emprunts arabes et romanis (*bézef, kif, nouba, toubib, chourav*), vocabulaire argotique (*dab, fayot, gamberger, gniard, gonze, jaspiner, nib, sans dec*) et familier (*caca, chier, chnoque, con, conneries, couenne, fringues, lardon, mec, pote, réglo*), écriture phonétique (*d'là, j'peux, pisque, p't'être, y'a't'y un p'tit quekchose, sam'suffit, ya, z'ont*), etc. Il y a une véritable abondance d'éléments modernes, peut-être pour une sorte de « dialogue » intertextuel avec la (pop)culture actuelle : *Chanel 5, David Coperfield, Houdini, Wonder, Michael Jackson, RMistes, HLM, RER, TVA, Michelin, Leroy-Merlin, Disneyland, Le pont de la rivière Kwai, bande à Bonnot, la tour Montparno, cinoche, klaxon, ray-ban, vichy, whisky soviétique*, etc. ; ainsi que des anglicismes : *Big Boss, VIP, le dernier tube du top 50, Pampers, bazooka, because, cool, flash-back, scrash, bifteck, cake, jockey, pizzamans*, etc. Exemples de glissements de sens : *balle (tête), décoiffer (épater)*, etc. ; et métaphores : *ouvrir le micro 'commencer à parler', faire le pet 'veiller', etc.*

▫ chez Cavanna ce sont plutôt les gros mots « traditionnels » (*con, cul, foutre, pédale, zob*), avec du langage familier (p.ex. *beuark, bicher, boulot, fayot, flic, gamin, gonzesse, gueule, jobard, Va-z-y Machin, mendigoter, pisser, rigoler, roupiller, zozoter*, etc.) et des injures racistes (*métèque, youpin*), sans verlan ni abréviations typiques de l'argot. Il y a aussi de rares éléments modernes et anglicismes, p.ex. : *vaseline, margarine, « reuhporthâj » (reportage), feux de Bengale, Monsieur Nixon et le général Franco, Paramount Pictures, The End, Bye, bye !*, etc.

Quant au contenu textuel, certains passages sont omis, par contre il y a des ajouts et des commentaires aberrants, p.ex. : chez Devaux, la scène de la création de la femme (Genèse 2.21-22) est une description amplifiée avec des détails humoristiques (tout comme celle de la création de l'homme, p. 26) :

Alors tout doux, avec une légèreté de libellule au bout des didis, le Vénééré débrida le buffet à Adam, y harpigna une côtelette première, rebrida l'ouverture et se mit à modeler son nouveau chef-d'œuvre en cloquant autour de la côtelette deux mandarines, une gerbe de blé, un chouïa de poussière, deux myosotis, un beau melon joufflu, quelques boutons d'aubépine, un peu de cresson, une chopotte de lancequine de la fontaine, une peau de pêche, une once de corail, un coquillage, des radis et de la mousse (Devaux 29).

Chez Cavanna, la description de cette scène (p. 24) correspond à celle de l'original, ce qui fait exception chez cet auteur. Mais regardons un autre passage, cette fois-ci du Nouveau Testament, et comparons-le avec Beurq & Gauthier :

quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre (Matthieu 5.39)

Si un gonze te claquemuche une mandale dans les chicots, tends ton blaire (Beurq & Gauthier 30)¹⁰

¹⁰ La « traduction » : 'si un type te donne une claque violente dans les dents, tends ton nez'.

Et si quelqu'un te frappe à la joue droite, tends-lui la joue gauche, et pendant qu'il sera ainsi occupé, fais-lui les poches, et que ta main gauche ignore ce que fait ta joue droite (Cavanna 299).

Chez tous les trois auteurs, l'humour est parfois simplement espiègle, mais maints passages ne se prêtent pas à être cités sans éprouver de la confusion, comme p.ex. pendant la Cène ou la nuit en prière à Gethsémani (mont des Oliviers) chez Beurq & Gauthier et Cavanna.

En somme :

- chez Devaux : langage typiquement argotique de l'époque (encore sans verlan, mais avec le loucherbem), gaietés espiègles sans lourdes vulgarités, mais avec maintes représentations sexuelles, parfois bien crues.

- chez Beurq et Gauthier : langage typiquement argotique, gaietés espiègles avec des vulgarités qui ne semblent pas offensives. Il faut souligner l'usage des majuscules dans tous les mots (même pronoms) qui se réfèrent à Dieu.

- chez Cavanna : c'est le contenu qui choque de prime abord, par ses ajouts et commentaires ironiques, surtout envers Jésus : homme « cool », faisant des calembours et de petits poèmes gaillards, ou comme un homme ivre ou ayant le hoquet, et porté sur les plaisirs charnels. Les gros mots apparaissent aussi. Le but de cette version est nettement narquois : moqueur et malicieux à la fois.

Chez tous ces auteurs, certains passages sont omis, mais certaines scènes sont plus développées (nouveaux faits, dialogues ou monologues imaginaires des personnages) et remaniées tellement qu'il est parfois difficile d'y reconnaître le texte original. Tous ces ajouts forment de petites histoires absurdes.

Les Saintes Écritures mises en argot sont-elles encore saintes ?

Autrefois, la Bible et son discours faisaient partie de la vie quotidienne des sociétés chrétiennes, mais la sécularisation des sociétés pluralistes contemporaines progresse, surtout dans la civilisation occidentale, et elle les éloigne de la lecture des Écritures saintes. C'est pourquoi une nouvelle forme de celles-ci, plus adaptée à de nouveaux moyens de communication, a des chances d'être remarquée par les jeunes lecteurs qui se servent volontiers de langages argotiques (et peut-être éveiller la curiosité pour les lire enfin dans une langue plus digne).

Cependant, il faut y apporter des restrictions. La réponse à la question posée dans l'intertitre ne peut pas être univoque, parce que la « traduction » d'un texte sacré en langage argotique n'entraîne pas forcément la profanation de son caractère sacré, mais tout dépend de l'intention des traducteurs/adaptateurs d'un tel texte et d'un type des argots :

- 1) si leur but est de transmettre la bonne nouvelle à des personnes qui comprennent mieux un langage non standard ou du registre bas, on ne peut pas les accuser d'un blasphème, parce que cette situation ressemble à celle des missionnaires qui traduisent les textes saints en langues de différents peuples

(même ceux moins civilisés dont les langues sont plus simples) pour propager la connaissance du Livre,

2) si leur but est de tourner le texte en dérision par l'usage de vulgarismes, d'associations obscènes, de travestissements et d'ajouts déshonnêtes, sans doute ne transmet-il plus le contenu sacré, et ils commettent une sorte de sacrilège. C'est malheureusement le cas des versions francophones analysées que l'on ne peut même pas appeler « traductions », mais adaptations athées. Les notions dans leurs titres – *Bible, Écritures, Évangiles* – ne sont qu'un simulacre.

La traduction des textes sacrés est difficile, mais elle est possible. Il faut peut-être que le traducteur ait une attitude similaire à celle que l'on devine chez Luther lors de son travail sur la traduction de la Bible en allemand :

Ainsi, la foi est le critère, voire la condition nécessaire (mais non suffisante), pour que la parole de Dieu passe à travers un traducteur pour s'adresser à un lecteur. Si l'interprétation est un acte personnel, et Luther insiste pour l'affirmer, le traducteur doit avoir personnellement entendu la parole de Dieu, ni ses mots ni ses lettres, mais le message, la bonne nouvelle, l'évangile, pour pouvoir en donner une traduction méritant ce nom. (...) Or, toute traduction de l'Écriture sainte ne saurait être autre chose qu'un service rendu à l'homme qui veut entendre la parole de Dieu (Räkel 1990 : 93)

Le travail avec l'argot peut apporter de bons fruits, si l'on a de bonnes intentions. Il ne faut pas seulement profaner les choses saintes : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré » (Matthieu 7.6).

Bibliographie

- BEDOUELLE Guy, ROUSSEL Bernard (dir.), 1989, *Le Temps des Réformes et la Bible*, Paris : Beauchesne.
- BEERLE-MOOR Marianne, VOINOV Vitaly (eds.), 2015, *Language vitality through Bible translation*, New York : Peter Lang.
- BELAVAL Yvon, BOUREL Dominique (dir.), 1986, *Le Siècle des Lumières et la Bible*, Paris : Beauchesne.
- BEURQ Jean-Marie, GAUTHIER Michel, 1996, *Les Évangiles en argot*, Paris : Claire Vigne.
- BOGAERT Pierre-Maurice (éd.), 1991, *Les bibles en français : histoire illustrée du Moyen-Âge à nos jours*, Turnhout : Brepols.
- BOYER Frédéric, 2001, Préface, (in :) *La Bible. Nouvelle traduction*, Frédéric Boyer, Jean-Pierre Prévost et Marc Sevin (dir.), Paris : Bayard & Montréal : Médiaspaul.
- BRALEWSKI Dariusz, 1997, Francuszczyzna potoczna w tekście sakralnym na przykładzie wybranych fragmentów Pisma Świętego, (in :) *Tekst sakralny : tekst inspirowany liturgią*, Grażyna Habrajska (red.), Łódź : Wyd. UŁ, 153-169.
- BYINGTON Steven T., 1932, Slang and Bible translation, *American Speech* 7/3 : 188-191.
- CAPELL Arthur, 1969, La traduction des termes théologiques dans les langues de l'Océanie, *Journal de la Société des océanistes* 25 : 43-70.
- CAVANNA François, 1982, *Les Écritures : les aventures de Dieu & les aventures du petit Jésus*, Paris : Pierre Belfond.
- CHARLES Roland, 2009, Préjugés linguistiques dans différentes traductions bibliques en créole haïtien, *Creolica* 6.04, www.creolica.net/Prejudges-linguistiques-dans (XII.2016).

- CHEYRONNAUD Jacques, 2006, « Rire de la religion » ? Humour bon enfant et réprobation, *Archives de sciences sociales des religions* 134 : 93–112.
- Dei Verbum*, 1965, La constitution dogmatique sur la Révélation Divine, éditée par le pape Paul VI, disponible en fr. www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_const_19651118_dei-verbum_fr.html (accès XII. 2016).
- DELFORGE Frédéric, 1991, *La Bible en France et dans la francophonie : histoire, traduction, diffusion*, Paris : Publisud & Villiers-le-Bel : Société biblique française.
- DELISLE Jean, 2005, Les nouvelles règles de traduction du Vatican, *Meta* 50/3 : 831–850.
- DEVAUX Pierre, 1970 (1960), *La Bible en argot*, Paris : Aux Quais de Paris.
- DIXMIER Michel, LALOUETTE Jacqueline, PASAMONIK Didier, 2005, *La République et l'Église. Images d'une querelle*, Paris : La Martinière.
- DOIZY Guillaume, 2006, De la caricature anticléricale à la farce biblique, *Archives de sciences sociales des religions* 134 : 63–91.
- DOIZY Guillaume, LALAUX Jean-Bernard, 2005, *A bas la calotte ! La caricature anticléricale et la séparation des églises et de l'Etat*, Paris : Alternatives.
- DOIZY Guillaume, LALAUX Jean-Bernard, 2006, *Et Dieu créa le rire ! Satires et caricatures de la Bible*, Paris : Alternatives.
- FREEDMAN Harry, 2016, *The murderous history of Bible translations : power, conflict and the quest for meaning*, London & Oxford : Bloomsbury.
- GARNET Paul, 1990, The concept of a sacred language : help or hindrance in New Testament translation ?, *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 3/2 : 71–79.
- GLUM Julia, 2016, New emoji Bible attempts to make Christianity 'more approachable' as Millennials leave Church, *IBI Times*, 29.05.2016.
- GUILLAUME Paul-Marie, 2002, La « Bible Bayard », *Kephas* janvier–mars, en ligne : www.revue-kephas.org/02/1/Guillaume123-127.html (accès en XII.2016).
- HOUTIN Albert, 1902, *Question biblique chez les catholiques de France au XIX^e siècle*, Paris : Alphonse Picard et fils.
- LAPLANCHE François, 2006, *La Crise de l'origine : la science catholique des Évangiles et l'histoire au XX^e siècle*, Paris : Albin Michel.
- L'ÉPREVIER Henri de, 2002, La Bible Bayard, *Résurrection* 99–100, www.revue-resurrection.org/La-Bible-Bayard (accès: XII.2016).
- Liturgiam authenticam*, l'instruction éditée par la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, sous le pontificat du pape Jean-Paul II, sur le site : www.vatican.va/roman_curia/congregations/ccdds/documents/rc_con_ccdds_doc_20010507_liturgiam-authenticam_fr.html (accès : XII. 2016).
- LUSIGNAN Serge, 2014, Énoncer la vérité en français : les villes de communes et la naissance de l'écrit juridique vernaculaire, *Corpus Eve, Études critiques ou bibliographiques sur le vernaculaire*, en ligne : <http://eve.revues.org/379> (accès XII.2016),
- MAKARIAN Christian, 2001, Et la Bible devint roman, *L'Express* 30.08.2001.
- MARGOT Jean-Claude, 1979, *Traduire sans trahir : la théorie de la traduction et son application aux textes bibliques*, Lausanne : L'Age d'homme.
- MARGOT Jean-Claude, 1990, Langues sacrées et méthode de traduction, *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 3/2 : 15–31.
- NICOLE Jacques, 1988, *Au pied de l'écriture. Histoire de la traduction de la Bible en tahitien*, Pape'ete : Haere po no Tahiti.
- NIDA Eugene A., 1964, *Toward a science of translating with special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leiden : E. J. Brill.

- NOSS Philip A. (ed.), 2007, *A history of Bible translation*, Roma : Storia e Letteratura.
- OUELLETTE Richard, 2011, *L'histoire que Ti-Marc a contée à Richard : une bonne nouvelle en mautadit*, Gatineau : Latitude.
- PÉTAVEL Emmanuel, 1864, *La Bible en France ou les traductions françaises des Saintes Écritures : étude historique et littéraire*, Paris : Librairie française et étrangère.
- RÄKEL Hans-Herbert S., 1990, « Die sache selbs, der sprachen art, ein christlich hertz » – Les principes d'une théorie de la traduction selon Martin Luther, *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 3/2 : 81-95.
- RESNICK Irven M., 1990, *Lingua Dei, lingua hominis : sacred language and medieval texts*, *Viator* 21 : 51-74.
- SAINT MARTIN Isabelle, 2006, La caricature anticléricale sous la III^e République, *Archives de sciences sociales des religions* 134 : 113-120
- SAVILLE-TROIKE Muriel, 2003, *The Ethnography of communication*, Oxford : Blackwell.
- SAWYER John F. A., 1999, *Sacred languages and sacred texts*, London : Routledge.
- SJÖLANDER Pearl, 1979, *Some aspects of in twentieth-century English Bible-translation*, Umeå : University of Umeå.
- VENARD Olivier-Thomas, 2002, La culture de la « Bible Bayard », *Kephas janvier-mars*, www.revue-kephas.org/02/1/Venard129-140.html (accès en XII.2016).

Summary

Biblical texts in slangs

Translations and adaptations of the biblical texts to slangs are often problematic, because the language of the sacred text should retain its dignity, while slangs come from the low register of the language. Usually the aim of such versions is only to play and have fun, but often also a mission of the "new evangelization".

A special attention is drawn to biblical texts in French slang (argot) and the colloquial language, which clearly follow the tradition of the French anticlericalism and are vulgar mockery of the sacred text.

Streszczenie

Teksty biblijne w językach slangowych

Tłumaczenia i adaptacje tekstów biblijnych na języki slangowe są często problematyczne, bo język świętego tekstu powinien zachowywać jego godność, natomiast slangi wywodzą się z niskiego rejestru języka. Zwykle celem takich wersji jest tylko zabawa, ale często także misja „nowej ewangelizacji”.

Szczególną uwagę poświęcono biblijnym tekstom we francuskim slangu i języku potocznym, które wyraźnie kontynuują tradycję francuskiego antyklerykalizmu i są wulgarną parodią tekstu świętego.

